



SUJET ET CORRIGÉ DE PHILOSOPHIE BAC TECHNOLOGIQUE 2025 MÉTROPOLE

SUJET 1

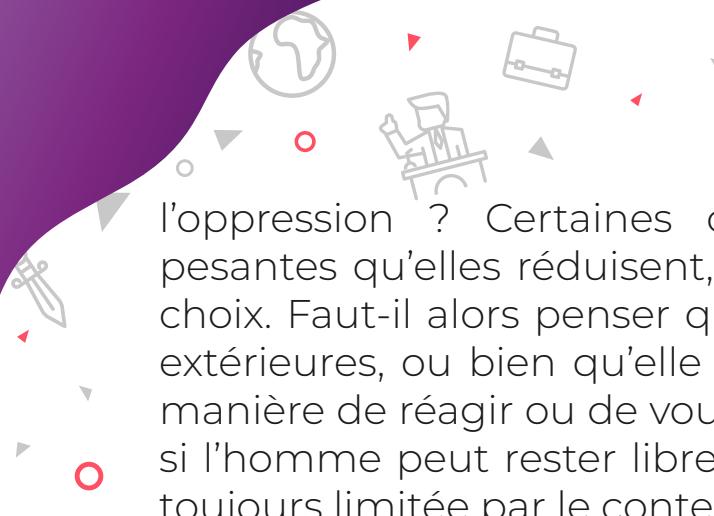
Sommes-nous libres en toutes circonstances ?

Éléments d'analyse du sujet

Le sujet « Sommes-nous libres en toutes circonstances ? » interroge l'universalité et les limites de la liberté humaine. Être libre signifie pouvoir choisir, agir selon sa volonté, sans contrainte. Mais certaines situations – contraintes physiques, pression sociale, peur, nécessité – semblent limiter notre capacité à décider par nous-mêmes. Il faut donc se demander si la liberté est une propriété constante de l'être humain, ou si elle dépend des conditions extérieures. Le sujet engage une réflexion sur la nature de la liberté : est-elle absolue, intérieure, ou toujours relative à un contexte ?

Problématique

La liberté est souvent définie comme la capacité d'agir ou de penser selon sa propre volonté. Mais peut-on rester libre dans toutes les situations, même face à la contrainte, à la peur ou à



l'oppression ? Certaines circonstances semblent tellement pesantes qu'elles réduisent, voire annulent, toute possibilité de choix. Faut-il alors penser que la liberté dépend des conditions extérieures, ou bien qu'elle réside d'abord en nous, dans notre manière de réagir ou de vouloir ? La question est donc de savoir si l'homme peut rester libre quoi qu'il arrive, ou si sa liberté est toujours limitée par le contexte.

Auteurs à mentionner

Épictète : Philosophe stoïcien, il affirme que la véritable liberté réside dans la maîtrise de soi. Même un esclave peut être libre s'il garde une volonté indépendante face aux circonstances extérieures.

Spinoza : Il explique que l'homme se croit libre parce qu'il ignore les causes qui le déterminent. Pour lui, nous ne sommes pas absolument libres, car nos actions sont influencées par des causes extérieures et intérieures.

Jean-Paul Sartre : Pour lui, l'homme est toujours libre, même en situation de contrainte. Il est responsable de ses choix, car il peut toujours décider de l'attitude qu'il adopte face à ce qui lui arrive.

Rousseau : Il affirme que l'homme naît libre, mais que les contraintes sociales peuvent étouffer cette liberté. Il faut donc créer des institutions justes pour que chacun puisse rester libre au sein de la société.

Hegel : Il montre que la liberté n'est pas seulement individuelle, mais qu'elle se réalise dans un cadre social et historique. La liberté est donc aussi une construction collective et progressive.

Traitements du sujet

Introduction

Être libre, c'est pouvoir choisir, agir par soi-même, sans être



constraint par une force extérieure. Nous avons souvent l'impression d'être libres au quotidien, par exemple quand nous choisissons nos activités ou nos opinions. Mais cette liberté est-elle totale, ou seulement partielle ? Peut-on dire que nous sommes toujours libres, quelles que soient les circonstances ? Certaines situations — comme la maladie, la peur, l'éducation reçue, l'enfermement ou les pressions sociales — semblent limiter, voire supprimer, notre liberté. Il faut alors se demander si la liberté est une faculté que nous gardons en toutes circonstances, ou si elle dépend des conditions dans lesquelles nous vivons.

I. Nous ne sommes pas toujours libres : certaines circonstances limitent notre liberté

Dans de nombreuses situations, notre liberté est réduite, voire empêchée. Par exemple, un prisonnier n'a plus la liberté de se déplacer ; une personne menacée ou manipulée n'a pas toujours le choix de ses actes. Il arrive aussi que nous soyons poussés à agir par nos passions, nos habitudes ou par la pression sociale, sans pouvoir vraiment décider nous-mêmes. La liberté peut donc être limitée par des causes extérieures (la contrainte) ou intérieures (l'ignorance, la peur, le désir). Dans ce sens, l'être humain n'est pas toujours libre : il dépend souvent de facteurs qu'il ne contrôle pas.

II. Pourtant, la liberté peut résister aux circonstances

Mais on peut aussi penser que la liberté ne se réduit pas à faire ce qu'on veut, quand on veut. La véritable liberté, c'est peut-être de vouloir lucidement, de rester fidèle à ses valeurs, même dans des situations difficiles. Le philosophe Stoïcien Épictète, par exemple, affirme que même un esclave peut rester libre s'il garde sa volonté indépendante. De même, des résistants ou des personnes emprisonnées ont su rester fidèles à leurs convictions,



malgré les contraintes. Cela montre que la liberté peut exister à l'intérieur de nous, même si les conditions extérieures sont hostiles.

III. La liberté dépend à la fois de nous et des circonstances

Il faut alors reconnaître que la liberté est une possibilité intérieure, mais qu'elle peut être plus ou moins facile à exercer selon le contexte. Nous avons tous une part de liberté, car nous sommes capables de réfléchir, de vouloir, de résister. Mais pour que cette liberté puisse s'exprimer pleinement, il faut aussi des conditions favorables : un certain niveau de connaissance, d'autonomie, de sécurité. Être libre, ce n'est donc pas échapper à toute contrainte, mais pouvoir choisir et agir selon sa conscience, même quand la situation est difficile, avec les moyens dont on dispose.

Conclusion

Nous ne sommes pas toujours libres de tout faire, car certaines circonstances limitent notre pouvoir d'action. Mais cela ne signifie pas que notre liberté disparaît totalement : elle peut subsister en nous, dans notre manière de juger, de vouloir et de résister. La liberté est donc une capacité à exercer, même dans l'adversité, et elle demande courage, lucidité et volonté.

Ainsi, la liberté ne se réduit ni à l'absence de contraintes, ni à une simple idée intérieure : elle est la capacité de rester soi-même, même quand tout semble nous en empêcher.



SUJET 2

Avons-nous besoin d'art ?

Éléments d'analyse du sujet

Le sujet « Avons-nous besoin d'art ? » interroge la place de l'art dans la vie humaine. Il suppose que l'art ne relève pas seulement du plaisir ou du divertissement, mais qu'il pourrait répondre à un besoin plus profond : exprimer des émotions, donner du sens, éveiller la sensibilité, ou même transformer la société. Faut-il considérer l'art comme essentiel à notre humanité, ou comme un luxe dont on pourrait se passer ? Ce sujet invite à réfléchir aux fonctions de l'art, à la différence entre désir et besoin, et à ce que l'art apporte à l'individu comme à la collectivité.

Problématique

L'art semble, à première vue, non indispensable : on peut vivre sans peindre, lire ou aller au théâtre. Pourtant, il occupe une place centrale dans toutes les cultures et dans la vie de nombreuses personnes. Il permet d'exprimer ce que les mots ne suffisent pas à dire, de ressentir, de comprendre autrement le monde. Alors, l'art relève-t-il d'un simple agrément, ou répond-il à un besoin essentiel, individuel ou collectif ? La question est donc de savoir si l'art est un luxe ou une nécessité pour l'homme.

Auteurs à mentionner

Platon : Il critique l'art comme imitation trompeuse de la réalité. Pour lui, l'art n'est pas un besoin essentiel, car il nous détourne de la vérité en flattant les apparences et les émotions.

Aristote : Contrairement à Platon, il défend l'art, notamment la tragédie, qui permet la catharsis : une purification des émotions.



L'art répond à un besoin psychologique et moral.

Kant : Il considère l'art comme une forme de plaisir désintéressé, qui touche notre sensibilité tout en éveillant notre jugement. L'art n'est pas utile, mais il nourrit notre esprit.

Nietzsche : Pour lui, l'art est une nécessité vitale. Il nous permet de supporter la dureté de la réalité en la transformant. L'art est une force de vie, un moyen de dépasser la souffrance.

Malraux : Il affirme que l'art est ce qui relie les êtres humains entre eux et leur permet d'échapper à l'absurde. L'art n'est pas un luxe, mais un moyen de donner du sens à l'existence.

Traitement du sujet

Introduction

Dans notre quotidien, l'art est souvent associé au plaisir, à la culture ou au divertissement. On écoute de la musique, on regarde des films, on admire des tableaux. Mais avons-nous vraiment besoin d'art, ou est-ce seulement un luxe que l'on peut s'offrir lorsque les besoins essentiels sont satisfaits ? Peut-on vivre sans art sans que cela nous manque profondément, ou bien l'art est-il nécessaire pour penser, ressentir et donner du sens à notre vie ?

Cette question invite à réfléchir à la place de l'art dans l'existence humaine : est-il un simple agrément, ou bien une nécessité qui révèle ce qu'il y a de plus profondément humain en nous ?

I. L'art n'est pas indispensable à la survie

On peut d'abord penser que l'art n'est pas un besoin fondamental. Pour vivre, un être humain a besoin de se nourrir,



de se loger, de se soigner, mais pas nécessairement de peindre, de chanter ou d'aller au théâtre. Dans les périodes de crise, on se préoccupe d'abord de la sécurité ou de la santé, pas de la poésie. L'art semble donc relever du superflu, du désir, et non du besoin.

On retrouve une critique similaire chez Platon, pour qui l'art est une imitation trompeuse de la réalité, qui détourne l'esprit de la vérité et n'apporte aucune connaissance véritable. Dans cette perspective, l'art n'est pas seulement inutile : il peut même être nuisible.

Pourtant, réduire la vie humaine à la simple survie, c'est oublier que l'homme est aussi un être de culture, de pensée et de sensibilité.

II. Mais l'art répond à des besoins profonds de l'être humain

L'être humain ne vit pas seulement pour satisfaire ses besoins matériels : il cherche aussi à ressentir, à comprendre, à s'exprimer. L'art permet cela. Il donne forme aux émotions, aux souvenirs, aux rêves. Il nous relie à notre intériorité, mais aussi aux autres et au monde.

Toutes les civilisations ont produit de l'art, même dans des contextes de pauvreté ou de souffrance, ce qui montre qu'il répond à une aspiration universelle. Comme le souligne Nietzsche, l'art est une réponse à la souffrance de vivre : il transforme la douleur en beauté, en expression, en élan vital. Pour Aristote, la tragédie permet même de purifier nos émotions à travers le phénomène de la catharsis.

L'art est donc un besoin symbolique, affectif et intellectuel. Il ne remplit pas une fonction pratique, mais il est essentiel à l'équilibre de l'esprit et à la compréhension de soi.



III. L'art est un besoin essentiel à une vie pleinement humaine

Il faut alors reconnaître que l'art n'est pas vital au sens biologique, mais qu'il est indispensable pour vivre en tant qu'être humain. Il n'est pas utile au sens matériel ou fonctionnel, mais il est nécessaire pour enrichir notre vie intérieure, nourrir notre sensibilité et développer notre pensée.

Comme le disait Malraux, « l'art est le plus court chemin de l'homme à l'homme » : il permet de nous relier à ce qu'il y a d'universel en chacun. L'art ouvre un espace de liberté, où nous pouvons ressentir, questionner, rêver. Il nous permet de prendre du recul sur le réel, d'inventer d'autres mondes, d'imaginer d'autres possibles.

Il ne sert pas à produire ou à consommer, mais à exister pleinement, en nous rendant plus attentifs, plus sensibles, plus lucides.

Conclusion

L'art n'est pas indispensable pour survivre, mais il est essentiel pour vivre pleinement en tant qu'être humain. Il répond à des besoins profonds : ressentir, exprimer, comprendre, partager. Il ne remplit pas une fonction vitale au sens matériel, mais il donne sens à notre expérience du monde.

L'art nous permet de ne pas réduire notre existence à une suite d'habitudes ou de tâches quotidiennes : il ouvre un espace de liberté, de beauté et de réflexion. Ainsi, même s'il ne soigne pas le corps, il éclaire l'esprit. Et cela aussi, c'est un besoin.



SUJET 3

Explication de texte

La société peut se maintenir entre différents hommes comme entre différents marchands, à partir du sens de son utilité, sans aucun lien réciproque d'amour ou d'affection. Et quoique l'homme qui en est membre ne soit lié par aucune obligation, ni par aucune forme de gratitude vis-à-vis d'autrui, la société peut toujours être soutenue par l'échange mercenaire de bons services selon des valeurs convenues. La société, toutefois, ne peut subsister entre ceux qui sont toujours prêts à se nuire et à se causer du tort. Dès que surviennent les préjudices, dès que s'installent le ressentiment réciproque et l'animosité, tous les liens de la société sont déchirés, et les différents membres en quoi elle consistait sont, en quelque sorte, disséminés et dispersés à l'entour par la violence et l'opposition de leurs sentiments discordants. S'il y a une société entre des brigands et des assassins, ils doivent au moins, selon l'observation commune, s'abstenir de se voler ou de s'assassiner les uns les autres. La bienfaisance est donc moins essentielle à l'existence de la société que la justice. La société peut se maintenir sans bienfaisance, quoique dans un état qui ne soit pas le plus confortable ; mais la prédominance de l'injustice la détruira absolument.

Adam Smith, *Théorie des sentiments moraux*, 1759.

Principales thématiques

Voici les principales thématiques abordées dans ce texte d'Adam Smith :

La société comme système d'intérêt réciproque : Adam Smith montre que la société peut fonctionner même sans affection ou solidarité, simplement par l'échange d'avantages entre individus motivés par leur intérêt personnel.



La distinction entre justice et bienfaisance : La bienfaisance (générosité, altruisme) n'est pas indispensable à la société, tandis que la justice (le respect des règles et des droits d'autrui) est absolument nécessaire à sa survie.

La fonction stabilisatrice de la justice : C'est l'absence d'injustice (préjudices, violences, conflits) qui permet à la société de durer. Sans un minimum de respect mutuel, même entre des criminels, toute forme de lien social disparaît.

Le danger des passions destructrices : Le ressentiment et l'animosité affaiblissent les liens sociaux jusqu'à les rompre, ce qui souligne l'importance des règles de justice pour maintenir l'ordre collectif.

Commentaire de text

Introduction

Dans cet extrait de *Théorie des sentiments moraux* (1759), le philosophe et économiste Adam Smith s'interroge sur ce qui permet à une société de tenir ensemble. Contrairement à l'idée selon laquelle une société reposera sur l'amour du prochain ou sur des sentiments altruistes, Smith affirme que l'intérêt personnel, s'il est encadré par la justice, peut suffire à faire fonctionner une société. Il distingue ainsi deux types de liens sociaux : ceux fondés sur la bienveillance et ceux fondés sur des règles de justice. À travers cette réflexion, Smith cherche à comprendre ce qui rend une société possible et stable, même en l'absence de relations affectives entre les individus.

Nous verrons d'abord que, pour Smith, la société peut exister sans affection grâce à l'échange d'intérêts. Nous interrogerons ensuite les limites d'une société fondée uniquement sur l'intérêt. Enfin, nous



montrerons que la justice joue un rôle central et irremplaçable dans la stabilité du lien social.

I. La société peut fonctionner sans amour, par simple intérêt réciproque

Adam Smith commence par affirmer qu'une société peut se maintenir même en l'absence d'affection ou de gratitude entre les individus. Il suffit que chacun reconnaissse l'utilité de coopérer avec les autres. Dans cette perspective, le lien social repose avant tout sur un échange d'intérêts : chacun rend service à l'autre, non par générosité, mais parce qu'il y trouve un avantage. Il s'agit d'une sorte de contrat implicite, basé sur des « valeurs convenues », c'est-à-dire sur des règles de réciprocité. Ce modèle de société fonctionne comme un marché : chaque individu agit pour son propre intérêt, mais cette recherche d'intérêt peut créer un équilibre global.

Smith montre ici que la société ne repose pas nécessairement sur la bienfaisance : elle peut tenir grâce à un système d'échange mutuel régulé, même sans lien affectif entre ses membres.

II. Mais une société fondée uniquement sur l'intérêt reste fragile

Cependant, Smith précise que ce type de société ne peut subsister si la violence, la trahison ou la haine prennent le dessus. Dès que les individus cherchent à se nuire ou à se faire du tort, les liens sociaux se brisent. Le simple intérêt ne suffit plus à maintenir l'ordre si chacun agit contre l'autre par ressentiment ou hostilité. Le philosophe illustre son propos par l'exemple d'une société de brigands : même entre criminels, une forme minimale de respect mutuel est nécessaire pour que le groupe tienne ensemble. Cela montre que l'intérêt personnel a ses limites : sans une base morale ou juridique, il



ne suffit pas à empêcher le désordre ou la destruction du lien social.

Ainsi, une société fondée uniquement sur l'échange d'avantages est instable si elle n'est pas protégée par des règles de justice qui empêchent les comportements nuisibles.

III. La justice, plus que la bienveillance, est la condition essentielle de la société

Smith conclut que la justice est la condition première de toute société. Si la bienfaisance peut améliorer les relations entre individus, elle n'est pas indispensable à la survie de la société. En revanche, l'injustice, lorsqu'elle devient trop présente, la rend impossible. La justice permet aux individus de coexister en paix, même s'ils ne s'aiment pas. Elle pose des limites à l'intérêt personnel et empêche que les conflits dégénèrent. On comprend alors que la justice n'est pas un idéal moral facultatif, mais une exigence de base, sans laquelle la société se défait. Cette idée annonce ce que Smith développera plus tard dans ses écrits économiques : une société peut reposer sur l'intérêt, à condition que celui-ci soit encadré par des règles justes et respectées.

La justice n'a donc pas pour fonction de créer de l'amour ou de la solidarité, mais de préserver l'équilibre social face aux excès de violence, de jalousie ou de trahison.

Conclusion

Dans cet extrait, Adam Smith propose une conception réaliste et exigeante du lien social. Il montre que la société n'a pas besoin de l'amour des autres pour exister, mais qu'elle ne peut se passer de justice. L'intérêt personnel peut suffire à organiser les relations humaines, à condition qu'il soit limité par des règles claires, qui empêchent la violence et le désordre. La justice apparaît donc



comme le fondement minimal et indispensable de toute société stable. Sans elle, les liens sociaux se rompent et la vie collective devient impossible.